

À propos de *Les Inséparables* de Simone de Beauvoir

Depuis les années 30 et à quatre reprises, Simone de Beauvoir a tenté de faire revivre la figure de Zaza en recourant à la fiction romanesque ; à chaque fois, elle a le sentiment d'un échec. La seule de ces tentatives que, de son vivant, elle acceptera tardivement de publier, ce sont les nouvelles éditées en 1979, sous le titre ironiquement emprunté au philosophe catholique Jacques Maritain : *Quand prime le spirituel* (initialement *Primauté du spirituel*). Dans une note introductive expliquant les circonstances et les motifs de cette publication, Beauvoir juge sévèrement ces nouvelles et donne rétrospectivement raison à Gallimard et Grasset d'avoir à l'époque refusé le manuscrit. S'agissant de Zaza – transposée en Anne dans la fiction –, elle déclare : « ... j'avais tout à fait manqué ce qui était à mes yeux le grand crime spiritualiste : la mort de Zaza. » (éd. Gallimard, p. VII-VIII). Il faudra attendre la composition, la parution et le succès des *Mémoires d'une jeune fille rangée* pour que change positivement le regard de Beauvoir sur la part de son écriture qu'elle consacre à la vie et à la mort de Zaza, avec l'expression, teintée de culpabilité, de la dette considérable dont elle se sent redevable à l'égard de son amie d'enfance et de jeunesse.

Ainsi, pour Beauvoir, bien mieux que l'écriture de fiction, c'est l'écriture autobiographique qui peut rendre justice à la figure de Zaza et à ce que celle-ci a représenté dans la vie de son amie. Au service de cette visée, l'écriture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* se révèle aux yeux de son auteur bien plus satisfaisante que celle des fictions antérieures. Cette considération peut au moins inviter les lecteurs à apprécier eux-mêmes avec distance et recul les écrits fictionnels – inaboutis selon leur auteur – par lesquels Beauvoir redonne vie à Zaza.

Les Inséparables (1954) est bien une fiction, et la romancière Simone de Beauvoir la présente clairement ainsi, en écrivant dans son adresse initiale à Zaza : « ... ceci n'est pas vraiment votre histoire mais seulement une histoire inspirée de nous. Vous n'étiez pas Andrée, je ne suis pas cette Sylvie qui parle en mon nom » (*Les Inséparables*, p. 21). Il n'y a pas de raison de ne pas prendre au sérieux cet avertissement. La réalité de cette histoire, comme en attestent plusieurs éléments factuels du récit, subit en effet diverses transpositions, modifications, distorsions et transformations, et s'efface parfois devant l'invention pure, fruit de la liberté créatrice que s'octroie la romancière à l'égard du réel dont elle s'inspire – une liberté parfaitement légitime tant qu'on la rapporte au statut spécifique de la fiction et au contrat implicite de lecture établi avec le lecteur de toute œuvre de fiction. Le lecteur de *Les Inséparables* sait donc dès le départ qu'inspirée par Zaza, Andrée n'est pas Zaza.

Cet avertissement liminaire de la nouvelle de 1954 illustre par avance une analyse éclairante que Beauvoir autobiographe rédigera quelques années plus tard, en 1956-1957, et recopiera ensuite quand elle composera un des volumes suivants de son autobiographie, *La Force des choses*. Beauvoir souligne ainsi la « radicale différence entre la vérité d'un roman et celle d'un compte rendu, reportage ou chronique » (*Mémoires*, Pléiade, t.II, p. 385). Elle montre que tous les éléments d'un roman, y compris ceux qui paraissent les plus gratuits et les plus contingents, sont au service de la « vision » que l'auteur « veut communiquer » ; telle est leur « finalité » (*Ibid.*). « Il en va tout autrement pour le mémorialiste », affirme Beauvoir ; à l'inverse du romancier, le mémorialiste ne prétend pas « contenir [la réalité] tout entière », mais « s'ancre sur elle, dans l'espace et le temps, de partout » (*Ibid.*, p. 386). Et les lignes qui suivent, revenant précisément et de manière significative à la personne et à l'histoire de Zaza, présentent une analyse fine et suggestive de ce qui, aux yeux mêmes de Beauvoir, a marqué l'échec de la fiction et, en regard, la réussite – et le succès public – de l'autobiographie (ici, *Mémoires d'une jeune fille rangée*), ancrée sur une destinée singulière, réductible à nulle autre :

« J'ai enfin compris pourquoi j'ai échoué à traiter l'histoire de Zaza sous une forme romanesque ; elle est trop exceptionnelle, trop extrême, pour qu'on la propose au lecteur comme l'équivalent d'une vérité

générale ; ou alors il aurait fallu créer autour d'elle un contexte où son caractère d'exception se fût manifesté, la vérité de la chrétienté d'aujourd'hui étant évoquée avec les couleurs plus plates qui lui conviennent ; mais ce n'est pas un sujet qui m'intéresse : je me suis donc toujours bornée à raconter la vie, la mort de Zaza ; ainsi isolée, ou elle ne signifiait rien ou trop : elle semblait l'illustration maladroite de mes griefs personnels contre une certaine bourgeoisie. Elle a intéressé quand je l'ai retracée, telle qu'elle s'était passée vraiment, dans le contexte de ma vie, exactement située dans l'espace et le temps, avec son caractère de catastrophe imprévue, sa signification dramatique clairement délimitée. » (*Ibid.* ; cf. aussi p. 388-389)

Plus tard, dans *Tout compte fait* (1972), Simone de Beauvoir revient une fois encore sur ce que sa propre vie doit à sa rencontre et à son amitié avec Zaza. Dans le prolongement des lignes qui viennent d'être citées, analysant la part du hasard et de la contingence dans sa vie, Beauvoir affirme : « *Le premier hasard important, ce fut pour moi, alors que j'allais sur mes dix ans, l'apparition de Zaza au cours Désir.* » (*Ibid.*, p. 496). Si elle précise ensuite qu'elle a mis à profit ce hasard de rencontre pour s'attirer l'amitié de Zaza, si elle tente d'évaluer ce qu'auraient été sa vie et les grandes orientations de celle-ci en l'absence de Zaza, elle n'en marque pas moins la part essentielle qu'y a prise, à l'origine, une rencontre de hasard.

Ainsi, pour faire revivre la figure de Zaza, Beauvoir adopte-t-elle deux modalités successives d'écriture – la fiction puis l'autobiographie – dont elle distingue nettement les spécificités, les potentialités et les limites. Dans le cas de Zaza, la nette prédilection de Beauvoir pour la modalité de l'autobiographie, sans disqualifier définitivement les versions romanesques de son histoire, les replace du moins au degré inférieur d'une hiérarchie littéraire qu'une lecture avertie de *Les Inséparables* ne peut ignorer, et cela quels que soient par ailleurs la qualité et l'intérêt intrinsèques de cette fiction pour la connaissance de Zaza, de Beauvoir, de leur amitié et de leur histoire. La même réflexion vaut aussi pour *Quand prime le spirituel*.

Les pages que Beauvoir consacre à Zaza répondent en fait à une double impulsion de leur auteur : rendre hommage et dénoncer. Double impulsion en effet, car l'on constate que la démarche d'écriture de Beauvoir tend plutôt à conjuguer qu'à dissocier ces deux mouvements. Ainsi, si l'autobiographie *Mémoires d'une jeune fille rangée* est bien, selon le mot d'Eliane Lecarme-Tabone, le « tombeau » littéraire de Zaza, elle contient également des charges critiques nombreuses et souvent virulentes contre le milieu familial de Zaza, les usages qu'il entretenait et les valeurs qu'il incarnait. Le fervent hommage rendu à Zaza ne dispense pas l'autobiographe d'exprimer dans cette même œuvre, et pour reprendre ses mots déjà cités, ses « *griefs personnels contre une certaine bourgeoisie* », ses « *rancunes contre un certain milieu* » (*Ibid.*, p. 388-389). Si elle reconnaît qu'elle en a donné dans le roman une illustration « *maladroite* » (*Ibid.*), cela ne veut pas dire que ces rancunes et ces griefs sont absents de son autobiographie. Et d'une façon symétrique, si les écrits romanesques inspirés par Zaza et son milieu – dont *Les Inséparables* – font une part belle à la satire, voire à la caricature morale, sociale et religieuse, ils sont tout autant des hommages rendus à la figure de Zaza, témoignant de l'intensité exceptionnelle et prolongée de sa présence intime, bien après sa mort, dans la vie, la réflexion, l'inspiration et l'œuvre de Simone de Beauvoir.

L'accusation la plus forte portée par Beauvoir contre le milieu de Zaza tient en une formule citée au début de cet article et plusieurs fois reprises par son auteur : Zaza a été la victime d'un « *crime spiritualiste* ». Les pages du chapitre initial de *Tout compte fait* (1972) consacrées à Zaza développent cette charge accusatoire en des termes aussi véhéments que radicaux :

« *Ma famille m'a inspiré, à partir de mes seize ans, un désir d'évasion, des colères, des rancunes ; mais c'est à travers l'entourage de Zaza que j'ai découvert combien la bourgeoisie était haïssable. De toute façon, je me serais retournée contre elle ; mais je n'en aurais pas éprouvé dans mon cœur et payé de mes larmes le faux spiritualisme, le conformisme étouffant, l'arrogance, la tyrannie oppressive.*

L'assassinat de Zaza par son milieu a été pour moi une expérience bouleversante et inoubliable. » (Ibid., p. 497)

Faut-il considérer cette charge comme le dernier mot de Simone de Beauvoir sur le sujet, plus de quarante ans après la mort de Zaza ? Quelques années auparavant pourtant, dans des notes de 1965-1966 rassemblées par l'édition de la Pléiade autour de *Tout compte fait*, Beauvoir se livrait à un examen d'elle-même et de son évolution d'une tonalité bien différente de la pose péremptoire, catégorique et définitive qu'elle exprime la condamnation qui vient d'être rapportée. Qu'on en juge :

« Je comprends mieux les gens que dans ma jeunesse. On a besoin, à 20 ans, à 30 ans, si on ne veut pas subir passivement la vie, de refuser les compromissions, de trancher, de condamner. Plus sûr de soi, on peut nuancer ses sévérités. Je blâmais jadis les conduites que je jugeais incohérentes ou lâches : la mauvaise foi, les fuites, la cécité volontaire, les refus d'affrontement. Je sais maintenant que seul l'indéfini est à la mesure de l'homme, que la vie pas plus que la mort ne peut se regarder en face. [...] Le "tout ou rien" ne nous convient pas, puisque notre existence est une incertaine navigation entre le néant et l'être. Je n'admettais pas non plus qu'on se berçât d'illusions, qu'on cédât à des fantasmes : mais ils sont inséparables de notre condition, décevante recherche d'une plénitude interdite. J'en suis victime comme tout le monde et je ne connais plus d'autre morale que d'éviter aux gens des souffrances inutiles. Pour le reste, je ne jetterai la pierre à personne. » (Ibid., p. 1013-1014)

Bien évidemment, cette confession d'un moment n'annule pas tous les autres propos par lesquels Beauvoir a par exemple condamné sans nuance la « bourgeoisie haïssable » qu'incarnait pour elle d'une façon exemplaire le milieu familial et social de Zaza. Cependant, le contenu comme la tonalité de cette confession invitent à ne pas enfermer Beauvoir dans la posture de procureur qu'elle a de fait si souvent adoptée, et à lui restituer la part d'ambiguïté et d'ouverture à l'indéterminé qu'elle revendique également pour elle-même et pour autrui.

On rapprochera cette attitude éthique des mots par lesquels Sylvie Le Bon de Beauvoir, introduisant *Les Inséparables*, tient à en souligner la « valeur », en dépit du jugement critique que l'auteur portait sur sa nouvelle :

« ... devant un mystère, l'interrogation s'exaspère, on multiplie les angles d'approche, les mises en perspective, les éclairages. Et la mort de Zaza reste en partie un mystère. » (Les Inséparables, p. 7)

L'Association Elisabeth Lacoïn fait volontiers siens de tels propos. Son rôle est bien d'apporter sur Zaza des contributions et de livrer des éclairages qui permettent d'approcher, tout en le préservant, le mystère de sa vie et de sa mort. Ainsi, la page du site zazalacoïn.fr intitulée « Découvrir et connaître Elisabeth Lacoïn, dite "Zaza" (1907-1929) » recense et classe les différentes sources auxquelles puiser pour initier cette découverte et progresser dans cette connaissance, à commencer par les écrits mêmes de Zaza.

La richesse exceptionnelle de la personnalité de Zaza réclame une pluralité d'approches, de perspectives et de points de vue. Ceux de Simone de Beauvoir, eux-mêmes pluriels quant à leur forme, nous l'avons vu, ont permis à Zaza d'accéder, et de façon éclatante, à la notoriété publique. La publication de *Les Inséparables* actualise à nouveau, plus de 90 ans après sa mort, la figure inépuisable de Zaza, une nouvelle fois rendue vivante.

Aux lecteurs désormais, ainsi qu'aux visiteurs du site zazalacoïn.fr, de s'engager dans l'aventure jamais achevée de la découverte de Zaza, puisque, comme le reconnaît Simone de Beauvoir, « seul l'indéfini est à la mesure de l'homme ».

Philippe Devaux, 21-09-2020
Association Elisabeth Lacoïn